

Chienne de brosse

Jusqu'à l'âge de cinquante ans j'ai été fermement convaincue que la jouissance procurée par la masturbation égalait, ou à peu près, le plaisir engendré par une relation à deux. Et même je trouvais que les caresses en solitaire atteignaient une subtilité délicieuse, une précision concentrée sur soi, un savoir-faire d'exception auquel d'autres doigts, d'autres bouches, d'autres sexes (si doués fussent-ils) ne pourraient prétendre. En somme je m'autosuffisais, sachant où me diriger pour susciter l'orgasme, connaissant par cœur (privilège de l'âge) les zones sensibles où m'aventurer, puis conclure.

Je possédais un catalogue parfait de scènes préliminaires, sorte de décor allégorique que je plantais dans ma tête avant de me concocter, image après image, une petite demi-heure de délasserment sexuel. Mon répertoire de masturbations était à vrai dire relativement classique, c'étaient toujours les mêmes séquences qui m'amenaient à une certaine chaleur, induisant la moiteur puis l'humidité nécessaires à mes va-et-vient. D'abord surgissait un homme très bien monté, un animal du point de vue du membre, qui arrivait là, la queue raide et longue, les cuisses tendues comme des arcs, les fesses rondes telles des pommes vertes, la bouche tordue de concupiscence. Un homme aux abois, bourré de désir jusqu'aux yeux, cherchant une proie aisée et dotée d'un orifice capable d'accueillir son sperme abondant. Un homme nu qui n'avait plus de cerveau et que son

seul sexe énorme régissait, avec l'urgence impérieuse de le satisfaire. Allongée sur mon lit, ou bien la culotte baissée, assise sur la cuvette des toilettes, je voyais arriver cet homme affamé. Ma main commençait alors sa besogne, je cherchais à mouiller pour avoir moins mal quand le mâle à la bite géante me prendrait sans ménagement, d'un seul coup, et pour sa seule satisfaction. Plus il approchait, plus sa queue enflait ; je me demandais, le souffle court, si je pourrais englober un membre d'une telle dimension. Cette idée me contraignait à accélérer mes mouvements sur mon clitoris, à enfourner mes doigts, puis ma main dans mon vagin, afin d'octroyer la place nécessaire à la verge démesurée qui bientôt, dans quelques secondes à peine, me remplirait jusqu'à la gorge.

Quand j'étais assise sur la cuvette des toilettes, c'est-à-dire quand je me masturbais en cachette, l'affaire était plus complexe. Je ne pouvais pas écarter les cuisses comme il faut, j'étais trop étroite, je risquais de décevoir l'organe somptueux qui s'avavançait vers moi. Si bien que, tremblante de peur (la personne qui partageait ma vie pouvait rentrer d'une minute à l'autre et à ce moment de mon fantasme j'aurais été incapable d'interrompre la montée de mon plaisir), je m'allongeais sur le tapis de la salle de bains, m'emparais d'une brosse à cheveux et m'empalais brutalement, comme ça, avec la violence d'un bûcheron. C'était un empalement rudimentaire, le sexe surhumain qui s'activait dans ma cavité ne cherchait aucunement à me procurer du plaisir, d'ailleurs je ne discernais pas même le visage ou la gueule de l'animal qui me chevauchait, je ne voulais pas savoir, c'était un inconnu qui me défonçait, la brosse à cheveux s'activait, plus violente à chaque mouvement, mon poignet devenait blanc sous l'effort, le manche me performait, on aurait dit qu'il s'obstinait

à me transpercer pour jouir. Alors je comprenais qu'en effet, ce membre titanesque souhaitait me traverser de part en part, et je saisisais une seconde brosse à cheveux, plus ronde celle-là, pour me la plonger sans ménagement dans l'anus. Comme je devais garder une main disponible pour flatter mon clitoris, je m'asseyais, le manche de la brosse dans l'anus, sur le sol cette fois. Mon bassin roulait, l'autre brosse à cheveux continuait son office grâce à ma main gauche, tandis que mes doigts pressaient l'endroit d'où l'orgasme finalement jaillirait. L'anus quelquefois rechignait, j'avais mal, mais cela faisait partie du scénario, car au bout de mon fantasme surgissaient d'autres hommes-animaux, forts en diable, que je devrais satisfaire par tous mes orifices. Ils éjaculaient tous très vite, dans mon vagin, dans mon cul, dans ma bouche, mais à peine une queue honorée et son sperme bu, il me fallait retourner à l'ouvrage, je n'avais même pas avalé la substance de l'un qu'il me fallait prendre dans ma bouche, dans mon vagin, dans mon cul une autre verge gigantesque prête à se déverser sans fin en moi. Je n'en pouvais plus, je tentais de m'échapper, mais des bras métalliques me retenaient, on me baisait encore et encore, j'étais prise au piège de désirs qui semblaient ne jamais pouvoir être apaisés. Les brosses à cheveux me labouraient, de la salive dégoulinait sur mon menton, mon anus suintait, quelqu'un m'arrachait des touffes entières de cheveux, mon front se heurtait au lavabo, mes genoux bleuissaient, et soudain, soudain l'orgasme m'emportait, quelquefois une minute à peine avant le retour de la personne qui vit avec moi. Les brosses à cheveux n'étaient nettoyées que plus tard, j'expliquais la rougeur de mon visage par une migraine, ou, lorsque l'âge me le permit, par les bouffées de chaleur dues à la ménopause. La personne

de l'époque le crut toujours. Qui eût pu m'imaginer, moi, accroupie, défoncée par deux brosses, le menton cognant sur le sol nu ou sur le rebord des toilettes ?

J'étais allée ainsi jusqu'à l'âge respectable de cinquante ans, ne prenant que peu de plaisir avec mes partenaires éphémères ou pas (je m'étais essayée aux deux formules : 1- La Vie de Couple exemplaire ; 2- La Vie de Célibataire papillonnant de sexe en sexe), poursuivant ma quête d'un orgasme qui surpasserait celui, en solitaire, que mes brosses à cheveux me procuraient. Toutes ces années de masturbations somptueuses m'avaient sans doute rendue exigeante. Mes partenaires – durables ou non – échouaient dès la première demi-heure, il fallait les lécher, puis offrir mon cul, c'était lassant, il me manquait toujours la sauvagerie des brosses à cheveux, la cuvette des toilettes, le sol froid et rude de la salle de bains pendant que j'étais empalée par les deux orifices, et que dans ma bouche, parfois, j'enfournais une banane. Tout coulissait dans trois orifices différents, et c'était ce qui me comblait. Mais comment obtenir cela avec une seule personne ? Je n'étais pas non plus attirée par l'échangisme, je rêvais en fait d'être prise partout à la fois par le même individu.

À mon âge, et étant d'une nature peu sociable, je n'avais donc rien trouvé d'autre que mes chères brosses, agrémentées pour la bouche d'une banane ou d'un concombre.

Jusqu'au jour où, alors que je m'apprêtais à jouir seule, et que la brosse visitant mon anus était plongée dedans moi à son maximum, en même temps que l'autre brosse, plus longue, me perforait le vagin, on sonna à ma porte. Ce ne pouvait pas être la personne qui partage ma vie – elle n'aurait pas sonné –, j'aurais donc dû ignorer ce coup de sonnette et poursuivre ma masturbation comme si de rien n'était, à genoux sur le

carrelage de ma salle de bains, une banane dans ma bouche enfoncée jusqu'à la gorge et deux pieux plantés dans mes autres orifices. Cependant j'attendais un courrier recommandé important, l'idée que ce puisse être le facteur, là derrière la porte, et que je doive être obligée, par mon absence présumée au moment de la présentation du pli, de faire deux heures de queue à La Poste pour récupérer ledit pli, me révolta. L'orgasme s'éloigna, puis se dissipa tout à fait, je n'étais plus qu'une cruche quinquagénaire avec deux brosse à cheveux plantées dans le vagin et l'anus, le fruit n'était plus drôle non plus, d'un bond je retirai tout cela de moi et courus à la porte, juste vêtue d'un peignoir.

Là, un être androgyne, dont j'ignore toujours s'il s'agissait d'un homme ou d'une femme, me salua. La voix ne me fournit pas davantage d'indications quant à l'identité sexuelle de l'être, fort gracieux au demeurant, qui se dressait devant moi. En quelques mots cette personne aux cheveux mi-longs et assez sculpturale m'expliqua qu'il y avait dans mon immeuble une invasion de puces et que sa société était chargée par le syndic d'en venir à bout. Pour cela, bien sûr, il fallait qu'elle inspecte mon appartement, qu'elle y pose, selon son expression, quelques « pièges à puces ». Ensuite elle reviendrait trois jours plus tard pour voir si les fameuses puces avaient, si j'ose dire, mordu à l'hameçon.

Je fis entrer la personne, ne sachant pas si je devais dire « Monsieur » ou « Madame ». Quand elle ouvrit en plein la porte de la salle de bains, après avoir déposé ses fameux « pièges » dans la chambre et la cuisine, le rouge me monta violemment aux joues.